

PAIX LITURGIQUE

Notre lettre 193 publiée le 31 août 2009

Mgr Bartolucci, maître émérite de la chapelle Sixtine : la réforme liturgique a été réalisée par des savants "arides" , qui ne connaissaient pas la théologie...

Nous remercions vivement les animateurs du site "*Disputationes theologicae*" dont nous reproduisons le passionnant entretien qu'il ont eu avec Mgr Domenico Bartolucci, maître émérite de la chapelle Sixtine, une personnalité experte en liturgie comme aucune autre, depuis les campagnes toscanes et leurs immanquables processions populaires accompagnées par la fanfare, jusqu'aux fastes et aux splendeurs de la « chapelle papale » dans les Palais apostoliques. Son verbe haut et ses expressions typiquement toscanes - malheureusement difficiles à rendre dans cette traduction française - comme les anecdotes dont il ponctue ses réponses, expriment mieux que de longs discours les convictions d'un homme d'Église qui a vécu dans la souffrance, avec elle, les tumultes des dernières décennies.

Rencontre avec Mons. Domenico BARTOLUCCI,

Né en 1917 à Borgo San Lorenzo (Florence), toscan par sa naissance puis romain par l'appel du Pape, il est nommé en 1952 substitut de la Chapelle Sixtine, aux côtés de Lorenzo Perosi, puis maître de cette chapelle papale à partir de 1956, où il a eu l'honneur de travailler avec cinq papes. Le 24 juin 2006, le Pontife régnant a tenu à organiser une cérémonie spéciale (photo) afin de sceller « à perpétuité » sa proximité et son admiration pour le grand musicien, auquel il adressait les mots suivants : « la polyphonie sacrée, en particulier celle de l'école romaine, est un héritage à conserver avec soin (...) un authentique aggiornamento de la musique sacrée ne peut advenir que sur le socle de la grande tradition héritée du passé, celle du chant grégorien et de la polyphonie sacrée ».

Image

Maître, la publication récente du Motu proprio Summorum Pontificum a apporté un vent d'air frais dans le panorama liturgique désolant qui nous entoure... en avez-vous profité vous-même pour célébrer la « messe de toujours » ?

A vrai dire, j'ai toujours célébré cette messe, de façon ininterrompue depuis mon ordination... En fait j'aurais même des difficultés à célébrer la messe du rite moderne, puisque je ne l'ai jamais dite...

Pour vous, elle n'a donc jamais été abolie ?

Ce sont les paroles mêmes du Saint Père, même si certains font mine de ne pas le comprendre, et même si beaucoup ont soutenu le contraire dans le passé.

Pensez-vous que les fidèles soient moins enthousiasmés par la forme traditionnelle du rite, à cause de son aspect peu « participatif » ?

Allez, il ne faut pas dire de bêtises ! Moi j'ai connu la participation des fidèles autrefois, aussi bien à Rome, dans les basiliques, qu'à travers le Monde, et ici-même dans le « Mugello », dans cette paroisse, dans cette belle campagne autrefois peuplée de gens pleins de foi et de piété. Le dimanche à vêpres, le prêtre aurait pu se contenter d'entonner le « Deus in adiutorium meum intende », et puis se mettre à dormir sur la banquette jusqu'au capitule : les fidèles auraient continué tout seuls et les pères de famille auraient entonné, un par un, les antiennes !

C'est donc pour vous une vaine polémique, par rapport à l'actuel style liturgique ?

Hélas, je ne sais pas si vous avez déjà assisté à des funérailles : Alléluïas, applaudissements, des phrases loufoques, au point de se demander si ces gens ont déjà lu l'évangile : Notre-Seigneur lui-même pleure sur Lazare et sur la mort... Avec ce fade sentimentalisme, on ne respecte même pas la douleur d'une mère.

J'aurais voulu vous montrer comment autrefois le peuple assistait à une messe des morts, avec quelle componction et quelle dévotion on entonnait le magnifique et terrible Dies Irae !

Mais la réforme n'a-t-elle pas été faite par des gens conscients et bien formés doctrinalement ?

Je m'excuse, mais la réforme a été faite par des hommes arides, arides, je vous le répète. Moi, je les ai connus. Et quant à la doctrine, je me souviens que le cardinal Ferdinando Antonelli, de vénérable mémoire, disait souvent : « Qu'est-ce que nous pouvons faire de ces liturgistes qui ne connaissent pas la théologie ? »

Nous sommes bien d'accord avec vous, Monseigneur, mais il est vrai aussi qu'autrefois les gens n'y comprenaient rien...

Chers amis, n'avez-vous jamais lu saint Paul : « il n'est pas nécessaire de savoir plus que ce qui est nécessaire » : il faut aimer la connaissance ad sobrietatem. Avec cet état d'esprit, dans quelques années on prétendra comprendre la transsubstantiation comme on explique un théorème de mathématiques... Mais le prêtre lui-même ne peut comprendre entièrement un tel mystère !

Alors comment en est-on parvenu à un tel effondrement de la liturgie ?

Ça a été une mode, tout le monde parlait, tout le monde « rénovait », tout le monde pontifiait, sur la base d'un sentimentalisme qui prétendait tout réformer, et on faisait taire habilement les voix qui s'élevaient en défense de la tradition bimillénaire de l'Église. On a inventé une sorte de « liturgie du peuple »... lorsque j'entendais ces ritournelles, je me souvenais des paroles de l'un de mes professeurs de séminaire, qui nous enseignait que « la liturgie est l'œuvre du clergé, mais elle est pour le peuple ». Il voulait dire par là qu'elle doit descendre de Dieu et non pas monter à partir de la base. Je dois pourtant reconnaître que cet air corrompu s'est maintenant raréfié : les nouvelles générations de prêtres sont peut-être meilleures que celles qui ont précédé ; les jeunes prêtres ne sont plus ces idéologues furieux doublés de modernistes iconoclastes : ils sont plein de bons sentiments, mais ils manquent de formation...

Que voulez-vous dire par « ils manquent de formation » ?

Je veux dire qu'il faut de vrais séminaires ! Je parle de ces structures que la sagesse de l'Église avait finement ciselées à travers les siècles. Vous ne vous rendez pas compte de l'importance d'un séminaire : une liturgie vécue... les différents moments de l'année y sont vécus socialement avec les confrères du séminaire, l'Avent, le Carême, les grandes fêtes de Pâques : tout cela éduque à un point que vous n'imaginez pas. Une rhétorique insensée a fait passer l'image que le séminaire déforme les prêtres, que les séminaristes, éloignés du monde, resteraient fermés sur eux-mêmes et distants du monde. Ce ne sont que des fantaisies pour gaspiller une formation riche de plusieurs siècles d'expérience, et pour ne la remplacer que par du vide.



Pour revenir sur la crise liturgique, vous, Monseigneur, êtes-vous favorable à un retour en arrière ?

Regardez : défendre le rite antique ne consiste pas à être passéiste, mais à être « de toujours ». Par exemple, c'est une erreur d'appeler la messe traditionnelle « messe de saint Pie V » ou « messe Tridentine », comme s'il s'agissait de la messe d'une époque particulière. Notre messe romaine est au contraire universelle, dans le temps et dans le lieu : une unique langue de l'Océanie à l'Arctique. En ce qui concerne la continuité dans le temps, je peux vous raconter un épisode significatif : une fois nous étions en compagnie d'un évêque, dont je ne vous donnerai pas le nom, dans une petite église de la région ; nous apprenons alors subitement le décès d'un ami commun qui nous était cher, et nous décidons alors de célébrer sur le champ la messe pour lui. En cherchant dans la sacristie, on se rend compte qu'il n'y avait là que des missels antiques. Et bien l'évêque a refusé catégoriquement de célébrer. Je ne l'oublierai jamais... et je répète que la continuité de la liturgie implique que, sauf cas particuliers, je puisse célébrer aujourd'hui avec le vieux missel poussiéreux pris sur une étagère, et qui il y a quatre siècles a servi à l'un de mes prédécesseurs dans le sacerdoce.

On parle actuellement d'une « réforme de la réforme », qui devrait limer les irrégularités introduites dans les années 70...

La question est assez complexe... Que le nouveau rite ait des déficiences est désormais une évidence pour tout le monde, et le Pape a dit et il a écrit plusieurs fois que celui-ci devrait « regarder vers l'ancien ». Mais que Dieu nous garde de la tentation des pastiches hybrides. La Liturgie avec un L majuscule est celle qui nous vient des siècles passés : c'est elle qui est la référence. Qu'on ne l'abâtardisse pas avec des compromis « déplaisant à Dieu et à ses ennemis »...

Que voulez-vous dire par là ?

Prenons par exemple les innovations des années 70 : des chansonnettes laides et pourtant tellement en vogue dans les églises en 1968 sont aujourd'hui déjà des pièces de musée. Lorsqu'on renonce à la pérennité de la Tradition pour s'immerger dans le temps, on est aussi condamné à suivre les changements de modes. A propos de la réforme de la semaine sainte dans les années cinquante, je vous raconte une histoire : cette réforme avait été entreprise avec une certaine hâte, sous un Pie XII déjà affaibli et fatigué. Si bien que quelques années plus tard, sous le pontificat de Jean XXIII - car quoiqu'on en dise, en matière de liturgie il était d'un traditionalisme convaincu et émouvant - m'arrive un coup de fil de Mgr. Dante, le cérémoniaire du Pape, qui me demande de préparer le Vexilla Regis pour l'imminente célébration du Vendredi Saint. Interloqué, je lui réponds : « mais vous l'avez aboli ! ». Alors il m'a dit : « Le Pape le veut » ; et en quelques heures j'ai organisé les répétitions de chant, et nous avons chanté à nouveau, avec une grande joie, ce que l'Église chantait ce jour-là depuis des siècles. Tout

cela pour dire que lorsqu'on a fait des déchirures dans le tissu de la liturgie, ces trous restent difficiles à recoudre, et ils se voient. Face à notre liturgie multiséculaire, nous devons contempler avec vénération, et nous souvenir qu'avec cette manie de toujours vouloir « améliorer », nous risquons de ne faire que des dégâts.

Maître, quel a donc été le rôle de la musique dans ce processus ?

La musique a joué un rôle incroyable pour plusieurs raisons : le « cécilianisme » maniéré - auquel Perosi ne fut pas étranger - avait introduit avec ses mélodies chantantes un sentimentalisme romantique nouveau, qui n'avait rien à voir, par exemple, avec la corpulence éloquente et solide de Palestrina. Certaines extravagances mal placées de Solesmes avaient cultivé un grégorien susurré, fruit lui aussi de cette pseudo restauration médiévalisante qui a eu tant de succès au XIXème siècle. C'était l'idée de l'opportunité d'une récupération archéologique, aussi bien en musique qu'en liturgie, d'un passé lointain dont nous aurait éloigné les « siècles obscurs » du Concile de Trente... De l'archéologisme, en somme, qui n'a rien à voir, absolument rien à voir avec la Tradition, car il veut récupérer ce qui finalement n'a peut-être jamais existé. Un peu comme certaines églises restaurées dans le style « pseudo roman » de Viollet-le-Duc. Ainsi donc, entre un archéologisme qui prétend se rattacher à l'époque apostolique, mais en se séparant des siècles qui nous relient à ce passé, et un romantisme sentimental qui méprise la théologie et la doctrine pour exalter les « états d'âme », s'est préparé le terrain qui a abouti à cette attitude de suffisance vis-à-vis de ce que l'Église et nos Pères nous avaient transmis.

Que voulez-vous dire, Monseigneur, lorsque dans le domaine musical vous attaquez Solesmes ?

Je veux dire que le chant grégorien est modal et non pas tonal. Il est libre, et non pas rythmé. Ce n'est pas « un, deux, un, deux, trois ». Il ne fallait pas dénigrer la façon de chanter dans nos cathédrales pour lui substituer un chuchotement pseudo monastique et affecté. On n'interprète pas le chant du Moyen-âge avec des théories d'aujourd'hui, mais il faut le prendre comme il nous est parvenu. De plus, le grégorien d'autrefois savait être aussi un chant populaire, chanté avec force et vigueur, comme le peuple exprimait sa foi avec force et vigueur. Et c'est cela que Solesmes n'a pas compris. Cela étant dit, il faut bien sûr reconnaître l'immense et savant travail philologique qui y a été fait en ce qui concerne l'étude des manuscrits antiques.

Maître, alors où en sommes-nous dans la restauration de la musique sacrée et de la liturgie ?

Je ne nie pas qu'il y ait quelque signes de reprise... mais je vois tout de même persister une sorte d'aveuglement, comme une certaine complaisance pour tout ce qui est vulgaire, grossier, de mauvais goût, et aussi pour ce qui est doctrinalement téméraire... Ne me demandez pas, je vous en prie, mon avis sur les « guitarades » et les chansonnettes qu'ils nous chantent encore pendant l'offertoire. Le problème liturgique est sérieux : il faut cesser d'écouter la voix de ceux qui n'aiment pas l'Église et qui s'opposent au Pape. Si on veut guérir un malade, il faut d'abord se souvenir que « le médecin timoré laisse la plaie s'infecter (il medico pietoso fa la piaga purulenta) »...

(Interview Pucci Cipriani, Stefano Carusi - Traduction française Matthieu Raffray)

REFLEXIONS DE PAIX LITURGIQUE

1 - Si nous ne pouvons juger les auteurs de la réforme liturgique faute de les connaître et de les avoir côtoyés nous-mêmes - à la grande différence de Monseigneur Bartolucci qui sait de quoi il parle - nous pouvons en revanche relever l'aridité et l'intransigeance de ceux et celles qui ont imposé - et continuent de le faire aujourd'hui - cette réforme à leur manière dans nos diocèses et nos paroisses.

Pour ces gens là, la « participation active des fidèles » semble se limiter à l'approbation béate des innovations liturgiques et à la reconnaissance du génie et de l'inventivité des nouveaux commissaires liturgiques. En tout état de cause, pas de dialogue, pas de cœur et pas de commisération pour les fidèles de base qui doivent se soumettre ou quitter leurs paroisses.

Combien de fidèles ont quitté l'Eglise lors de la mise en place « à la française » violente et sans charité de la réforme liturgique ? Combien de fidèles et de prêtres courageux se sont vus ridiculisés au seul fait « qu'ils n'y connaissaient rien » ? Combien de fois, curés et « laïcs engagés » ont rétorqué à ceux qui demandent aujourd'hui l'application du Motu Proprio de Benoît XVI « si vous n'êtes pas contents retournez chez Lefebvre ! »

Bavure du passé n'ayant plus cours aujourd'hui ? Absolument pas ! Aujourd'hui encore nous nous trouvons face à cette morgue méprisante de « pseudo savants » qui mieux que les fidèles eux-mêmes sauraient ce dont ces derniers ont besoin...

Que ceux qui ont la mémoire courte se souviennent de certaines déclarations surréalistes formulées lors du congrès de liturgie de septembre 2008 à Versailles...

2 - La déclaration de Monseigneur Bartolucci de n'avoir jamais cessé de célébrer exclusivement la messe dans sa forme extraordinaire depuis son ordination - c'est-à-dire tout aux longs des années de plomb dont nous sortons à peine - nous éclaire sur une réalité que nous connaissons bien : celle de nombreux prêtres qui, discrètement voire en cachette, ont continué ou appris à célébrer la messe traditionnelle avant que le Saint-Père ne rappelle en 2007 que jamais celle-ci n'avait été prohibée ou interdite.

Le Motu Proprio du 7 juillet 2007 a certes rappelé le droit mais nous savons que dans les faits, la plupart des prêtres qui ont continué de dire occasionnellement leur messe privée dans le rit antique ou les jeunes prêtres qui l'apprennent et se mettent à le célébrer, sont encore obligés de se cacher. Décalage liturgique entre Rome et la France oblige... Tous les prêtres ne sont hélas pas aussi libres que Monseigneur Bartolucci.

3 - Les paroles de Monseigneur Bartolucci à propos du bienheureux Jean XXIII "En matière de liturgie, il était d'un traditionalisme convaincu et émouvant" ne nous surprennent pas et il faut avoir un bien mauvais esprit pour voir dans ce saint pontife un ennemi de la tradition liturgique. C'est pourquoi nous aimons nous rappeler que la messe traditionnelle est aussi celle du Bienheureux Jean XXIII. C'est donc avec plaisir que nous reproduisons un extrait de la lettre de Paix liturgique numéro 24 du 28 octobre 2004 où nous présentions un passionnant témoignage à ce sujet :

▫ *C'est avec grand plaisir que nous publions ci-dessous la lettre envoyée à notre évêque Mgr Daucourt par une amie du bienheureux Jean XXIII ; c'est une occasion pour nous de rappeler que ce pape publia en 1962, juste avant le concile, la constitution Veterum Sapientiae rappelant la primauté de l'usage du latin dans l'Eglise et qu'il publia également l'édition typique du missel romain actuellement en usage dans les communautés traditionnelles.*

Nous n'ignorons pas que le bienheureux Jean XXIII décédé en 1963 n'a pas connu la promulgation du nouveau rite de la messe mais cette lettre nous restitue bien l'état d'esprit du pape de « l'aggiornamento » et du concile qui n'étaient en rien opposés à une vision classique de la liturgie.

Monseigneur,

Ayant eu l'insigne honneur d'être considérée comme une amie par Mgr Angelo Roncalli, devenu le pape Jean XXIII, et donc totalement attachée aux décisions du Concile Vatican II, je puis cependant certifier, en toute conscience, que ce bienheureux Pontife ne rejetait en rien l'usage liturgique traditionnel, et qu'il souhaitait même qu'une messe en latin selon le rite de saint Pie V fût célébrée chaque dimanche dans toutes les paroisses de France. Si cette disposition avait été respectée, je suis persuadée que la majorité des fidèles, déroutés par la réforme conciliaire, aurait accepté ce modus vivendi et que les conflits, aboutissant à une apparence de schisme, auraient pu être évités. Interdire ou frustrer ne saurait apporter une solution à des problèmes intimes de conscience. Daigne Votre Excellence entendre ma voix et répondre favorablement à ceux qui implorent humblement sa compréhension dans la charité du Christ !

Marguerite-Marie Dubois (89 ans), professeur émérite à la Sorbonne (première femme enseignante à l'Institut d'anglais de cette Université, en 1941), ancienne élève de l'Institut catholique de Paris (favorisée par l'amitié du Cardinal Baudrillart et de Mgr Jean Calvet, et théologienne catholique, entre autres titres).

4 - Enfin un brin d'envie d'être italien lorsque Monseigneur Bartolucci évoque "les chansonnettes laides et pourtant tellement en vogue dans les églises en 1968 et qui sont devenues aujourd'hui des pièces de musées".

Si pour nos voisins de la péninsule, ces horreurs ont été reléguées aux oubliettes, elles sont encore en France bien vivantes et concourent plus qu'on ne le croit à vider les églises ! Comment en effet des individus « normaux » pourraient-ils vouloir s'identifier - même de loin - avec de telles niaiseries ?